

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 320. Londres, Jeudi 5 mars 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

320. Londres, Jeudi 5 mars 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

10 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Gouvernement Adolphe Thiers](#), [Interculturalisme](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait](#), [Relation François-Dorothee](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

[319. Paris, Mardi 3 mars 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#) ☐ *a pour réponse ce document*

[321. Paris, Dimanche 8 mars 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#) ☐ *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-03-05

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je me lève. Comment avez-vous dormi cette nuit ?

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 338, pp. 12-16.

Information générales

Langue

- Anglais
- Français

Cote814-816, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Collation3 doubles folio

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Londres, jeudi 5 mars 1840, 8 heures du matin

Je me lève. Comment aurez-vous dormi cette nuit ? Hier était un triste jour. J'ai le coeur plein de remords d'être loin de vous. Je ne vous ai jamais fait le bien que j'aurais voulu. Vous ne savez pas, vous ne saurez jamais tout le bien que je voudrais vous faire, mon ambition infinie, insatiable, avec vous. Je vous aime trop pour me résigner jamais à me sentir impuissant et désarmé quand je vous vois un chagrin, n'importe lequel, n'importe de quelle date. Non, je ne me résignerai jamais à ce que cela soit, jamais à le croire; je m'en prendrai toujours à l'imperfection de notre relation, à la séparation de nos vies, à l'impossibilité où je suis de vous donner tout ce que j'ai en moi pour vous, d'exercer auprès de vous, sur vous, toute cette puissance d'affection et de tendres soins, le seul vrai baume que Dieu ait mis à notre disposition pour les blessures de l'âme. Dearest, vous avez beaucoup souffert, et il vous a toujours manqué du bonheur à côté de la souffrance. Il n'y a pas moyen de supprimer la souffrance dans la vie humaine; elle en est inséparable ; mais le bonheur aussi peut s'y placer; et la destinée le plus rudement frappée, le coeur le plus déchiré peuvent contenir en même temps les joies les plus intimes et les plus douces. C'est ce mélange de bien et de mal, cette compensation de l'un par l'autre que je voudrais du moins vous donner. Près de vous, je faisais déjà si peu! Quoi donc de loin?

6 heures

Vous avez raison. Je suis faible quelquefois avec mes amis. Mais dans cette occasion, ma faiblesse était bien embarrassée, car elle avait à choisir : le Duc de Broglie, MM. de Rémusat et Jaubert d'un côté, MM. Duchâtel et Villemain de l'autre. Evidemment il fallait chercher ailleurs que dans mes amitiés le motif de décision. Je ne vous redirai pas ce que vous aurez vu dans ma lettre à Duchâtel et dans celle du Duc de Broglie. Il ne m'est resté, il ne me reste aucun doute. Je ne sais ce qui arrivera. Je penche à croire qu'au fond ce Ministère fera à peu près comme le précédent. Je suis sûr qu'il le voudra; je présume qu'il le pourra. Je ne lui vois ni des amis bien exigeants, ni des ennemis bien intraitables. S'il en était autrement, si le pouvoir allait réellement à la gauche, je n'hésiterais pas un instant. Ils le savent. Voici ce que m'a écrit Thiers :

« Mon cher Collègue, je me hâte de vous écrire que le Ministère est constitué. Vous y verrez, parmi les membres qui le composent, deux de vos amis, Jaubert et Rémusat, et dans tous les autres, des hommes auxquels vous vous seriez volontiers

associé. Nos fréquentes communications depuis dix-huit mois nous ont prouvé, à l'un et à l'autre, que nous étions d'accord sur ce qu'il y avait à faire, soit au dedans, soit au dehors. Nous pouvons donc marcher ensemble au même but. Je serais bien heureux si en réussissant tous les deux dans notre tâche, vous à Londres, moi à Paris, nous ajoutions une page à l'histoire de nos anciennes relations. Car aujourd'hui comme au 11 octobre, nous travaillons à tirer le pays d'affreux embarras. Vous trouverez en moi la même confiance, la même amitié qu'à cette époque. Je compte en retour sur les mêmes sentiments. Je ne vous parle pas d'affaires aujourd'hui. Je ne le pourrais pas utilement. J'attends vos prochaines communications et les prochaines délibérations du nouveau Cabinet. Ce n'est qu'un mot d'affection que j'ai voulu vous adresser aujourd'hui, au début de nos relations nouvelles. » Je lui ai répondu ce matin : « Mon cher Collègue, je crois comme vous qu'il y a à tirer le pays de graves embarras. Je vous y aiderai d'ici, loyalement et de mon mieux. Nous avons fait ensemble, de 1832 à 1836, des choses qu'un jour peut-être, je l'espère, on appellera grandes. Re commençons. Nous nous connaissons et nous n'avons pas besoin de beaucoup de paroles. Vous trouverez en moi la même confiance, la même amitié que vous me promettez et que je vous remercie de désirer. Nous nous sommes assurés en effet, dans ces derniers temps, que nous pouvions marcher ensemble vers le même but. Rémusat m'écrit que le Ministère s'est formé sur cette idée : Point de réforme, point de dissolution. C'est le seul drapeau sous lequel je puisse agir utilement pour le Cabinet, honorablement pour moi. Si quelque circonstance survenait qui me parût devoir modifier nos relations, je vous le dirais à l'instant et très franchement. Je suis sûr que vous me comprendriez, et même que vous m'approuveriez. » Vous voilà au courant, comme on peut l'être de loin. Misérable communication ! Pendant que je vous écris, mon âme, mes regards, ma voix vous cherchent. Adieu. Je vous quitte pour aller m'habiller et dîner chez la Reine.

Vendredi 6 mars, 5 heures

J'ai diné à la droite de la Reine qui avait son mari à sa gauche. Elle a été très aimable pour moi. Soyez tranquille ; pas la plus petite allusion aux Affaires. La famille Royale, la Princesse Marie, Melle Rachel, Paris, Buckingham-Palace ont défrayé la conversation. La Reine a eu pour moi les mêmes bontés que Mme la Duchesse d'Orléans ; elle a lu mes ouvrages. Elle a un joli regard et un joli son de voix. Dans son intimité elle a supprimé la retraite des femmes avant les hommes. Hier les vieilles mœurs ont prévalu. J'avais à ma droite Lady Palmerston, puis Lord Melbourne, le Marquis de Westminster, Lady Barham etc, 28 en tout.

Après le dîner, on s'est établi autour d'une table ronde, dans un beau salon jaune qui m'a fait frémir tout le cœur en y entrant. C'est presque la même tenture que votre premier salon. Deux ou trois femmes se sont mises à travailler. Nous avons causé, sans trop de langueur, grâce à Lady Palmerston et à moi jusqu'à onze heures un quart que la Reine s'est retirée.

J'ai découvert au-dessus des trois portes de ce salon trois portraits... Je vous donne à deviner lesquels ! Fénelon, le Czar Pierre et Anne Hyde, Duchesse d'York. Je me suis étonné de ce rapprochement de trois personnes si parfaitement incohérentes. On ne l'avait pas remarqué. Personne n'a pu en trouver la raison. J'en ai trouvé une. On a choisi ces portraits à la taille. Ils allaient bien aux trois places.

On disait hier matin une nouvelle. La Reine n'avait pas paru la veille à dîner, elle

était souffrante ; elle est grosse. Lady Holland a apporté cela le soir chez Ellice où j'avais dîné. Mais la Reine a dîné hier et ce matin elle a tenu un lever qui a duré deux heures. C'est beaucoup si elle est grosse. Cependant on ne retire pas la nouvelle.

Ce lever, m'a ennuyé et intéressé. C'est bien long et bien monotone. Pourtant j'ai regardé avec une émotion pleine d'estime le respect profond de tout ce monde, courtiers, Lawyers, Aldermen, Officers, passant devant la Reine, la plupart mettant un genou en terre pour lui baiser la main, tous parfaitement sérieux, sincères et gauches. Il y faut cette sincérité et ce sérieux pour que tous ces vieux habits, ces perruques, ces bourses, ces costumes que personne, même en Angleterre, ne porte plus que pour venir là, ne fassent pas un effet un peu ridicule. Mais je suis peu sensible au ridicule des dehors quand le dedans ne l'est pas. J'ai vu le Duc de Wellington, triste vue, presque aussi triste que celle de Pozzo; rapetissé de trois ou quatre pouces, maigre, chancelant, vous regardant avec ces yeux vagues et éteints où l'âme qui va s'enfuir ne prend plus peine de se montrer, vous parlant de cette voix tremblante dont la faiblesse ressemble à l'émotion d'un dernier adieu. Il n'est point moralement dans l'état de Pozzo, l'intelligence est encore là, mais à force de volonté et avec fatigue. Il s'est excusé de n'être pas encore venu chez moi : « J'étais à la campagne ». Je crois que je dînerai avec lui chez le Sir Robert Peel.

M. de Brünnow n'est pas encore venu chez moi. C'est le seul. Il était au lever de la Reine, très empressé, auprès des Ministres, busy-body 2 et subalterne dans ses façons.

Lady Palmerston m'a parlé de Paul. Il ne va absolument nulle part, si ce n'est à Crockford à 9 heures pour dîner. Il passe sa journée chez lui, en robe de chambre et à fumer. M. de Brünnow, dans les premiers moments, l'a vu deux ou trois fois et a essayé de le voir davantage. Paul n'a pas voulu. M. de Brünnow ne le voit plus.

Le mariage de Darmstadt n'est point certain. Le Grand Duc y retourne pour voir s'il pourra se décider. On doute qu'il se décide. Il est toujours amoureux en Russie. M. de Brünnow reviendra ensuite ici comme ministre en permanence, en attendant, fort longtemps peut être, un ambassadeur.

Samedi, 8 heures du matin

Hier, à dîner chez Lord Clarendon, M. de Brünnow s'est fait enfin présenter à moi. Il est bien remuant, papillonnant, aimable. Ce dîner m'a plu, Lord Clarendon est plus continental, plus de laisser-aller. Nous avons le Marquis de Douro et sa femme, la plus belle personne de l'Angleterre, dit-on, et vraiment très belle. Point d'esprit du tout. Comme lui. Entre nous il en est étrangement dépourvu. Plus que cela, car il parle beaucoup & se met en avant. Je vous étonnerais en vous répétant les pauvretés qu'il m'a dites. Toujours Lord Melbourne, Lord & Lady Palmerston. Après dîner, j'ai été à Devonshire House, où j'ai trouvé la Duchesse de Cambridge et un très select party, Lady Jersey, La Duchesse de Montrose, &, &. On dansait, le Duc de Devonshire autant que personne. On me parle beaucoup de vous, et je suis sûr que je répons très bien.

10 heures

Voilà le 319. Mon remords de n'être pas auprès de vous redouble. Je me reproche

l'agrément que je trouve ici, le plaisir que je prends à regarder, à être bien reçu. Je ne supporte pas la pensée d'être gai quand vous êtes triste, entouré quand vous êtes seule. Et pourtant cela est et je l'accepte en fait au moment même où mon cœur s'en indigne. Ah ! Pardonnez-moi dearest, pardonnez-moi cette faiblesse de notre nature, à laquelle il n'y a peut-être pas moyen d'échapper et qui n'empêche pas que dans toutes les situations, à toutes les heures du jour, je n'aimasse mille fois mieux être auprès de vous que partout ailleurs, et partager votre tristesse plutôt que toutes les joies du monde. N'est-ce pas que vous me le pardonnez? N'est-ce pas que vous savez bien tout ce que vous êtes pour moi? La mer qui nous sépare est bien profonde, mais mon affection pour vous l'est mille fois davantage. Et j'aurais ici tous les succès imaginables que je leur préférerais mille fois le succès de vous donner un jour, une heure de bonheur.

Vous voulez que je vous parle des affaires. M. de Brünnow est évidemment en panne, attendant que les embarras, les obstacles au progrès de la négociation viennent de nous, pour se saisir tout à coup de ce fait, se faire un mérite de l'empressement, de la facilité de son maître, pousser peut-être cette facilité plus loin qu'il ne l'a fait encore, et enlever brusquement le succès. Je tâcherai de ne pas le servir dans cette tactique. Evidemment il y a ici un désir sincère, vif, de ne pas se séparer de nous ; on fera des sacrifices réels à ce désir. Il y a des dissidences marquées, à cet égard, dans le cabinet ; quelques-uns tiennent beaucoup plus à nous que d'autres. Mais tous y tiennent, et je n'entends pas le moins du monde me prévaloir des dissidences, ni chercher seulement à m'en servir. J'ai commencé à traiter et je traiterai jusqu'au bout l'affaire avec la plus entière franchise, m'appliquant uniquement à convaincre tout le monde de l'intérêt supérieur des deux pays au maintien de l'alliance, et de la nécessité d'une transaction, entre le Sultan et le Pacha, qui puisse être acceptée par le Pacha comme par le Sultan, par la France comme par l'Angleterre et qui mette fin à cette question-là en ajournant toutes les autres.

M. d'André n'a apporté de Pétersbourg que des lettres assez vagues, plutôt l'idée que l'affaire ne marchait pas, et un redoublement de colère de l'Empereur qui avait espéré, dit-on, que la dépêche, inspirée par lui, de M. de Nesselrode à Médem, amènerait une réponse qui amènerait une rupture. Je n'en crois rien. Pourtant, je n'en sais rien.

Adieu. Adieu. Continuez de me tout dire. Vos lettres me font un peu vivre à Paris, et cela m'est très utile. Soyez tranquille. Je n'oublierai pas vos recommandations. Mais répétez les moi toujours. Adieu encore.

Continuez de m'écrire les lundi et jeudi par les Affaires Etrangères, et le samedi par la Poste. Et si vous vouliez quelque chose de plus indirect, envoyez votre lettre à Génie.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 320. Londres, Jeudi 5 mars 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-03-05

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 20/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/11>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur320

Date précise de la lettreJeudi 8 mars 1840

Heure8 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination

- Égypte
- France
- Londres (Angleterre)
- Paris (France)
- Russie
- Turquie

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/06/2018 Dernière modification le 18/01/2024

Londres, Jeudi 5 Mars 1840.

514

8 heures, du matin.

Je me lève. Comment aurez-vous dormi cette nuit ? Hier étoit un triste jour. J'ai le cœur plein de remords d'être loin de vous. Je ne vous ai jamais fait tout le bien que j'aurais voulu. Vous ne savez pas vous ne saurez jamais tout le bien que je voudrais vous faire, mon ambition infinie, insatiable, avec vous. Je vous aime trop pour me résigner jamais à me sentir impuissant et désemparé quand je vous vois en chagrin, l'impasse auquel, n'importe de quelle date. Non, je ne me résignerai jamais à ce que cela soit, j'aimerais à le croire ; je m'en prendrais toujours à l'impossibilité de notre relation, à la séparation de nos vies, à l'impossibilité où je suis de vous donner tout ce que j'ai en moi pour vous, d'exercer auprès de vous, sur vous, toute cette puissance d'affection et de tendres soins, le seul vrai baume que Dieu ait mis à notre disposition pour la blessure de l'âme. D'abord, vous avez beaucoup souffert, et il vous a toujours manqué du bonheur à côté de la souffrance. Il n'y a pas moyen de supprimer la souffrance dans la vie humaine ; elle en est inséparable, mais le bonheur aussi pour s'y plaire, et la destinée le plus rudement frappée, la terre

la plus cruellement persécuté pour tout le monde en
même temps les joies, le plus intime et le plus
doux, l'est le mélange de bien et de mal, cette
compensation de l'un par l'autre que je voudrais
des miens vous voir et vous donner. Puis de
vous, je faisais déjà si peu ! Sais donc de bien ?
6 heures.

Mais, avez raison. Je lui fisille quelqu'un avec
me, amie. Mais, dans cette occasion, ma faiblesse
était bien embarrassée, car elle avait à choisir : la
duc de Broglie, Mm. de Remusat et Dauterive
d'une côté, Mm. Duchâtel et Vidéroux de l'autre.
Évidemment il fallait chercher ailleurs que dans mes
amitiés le motif de décision. Je ne vous redirai pas
ce que vous aurez vu dans ma lettre à M. Duchâtel
et dans celle du Duc de Broglie. Il ne m'est resté
il ne me reste aucun doute. Je ne sais ce qui arrivera.
Je penche à croire qu'un fond de ministère sera
à peu près comme le précédent. Je lui suis quitte la
vendra ; je présume qu'il le pourra. Je ne lui vois
ni des amis bien piqueurs, ni de ennemis bien
intéressés. Si on était autrement, si le pouvoir
allait réellement à la gauche, je n'hésiterais pas
un instant, Oh le savent, voilà ce que ma
écrit Thiers :

« Mon cher collègue, je me hâte de vous écrire
que le Ministère est constitué. Dans y avez, parmi
les membres, qui le composent, deux de vos amis,
Dauterive et Remusat, et dans tous les autres, de

hommes et
des peuples
provisoirement
ce qu'il y a
dans pour
de servir de
dans notre
ajoutant
relations
travaillant
trouverez en
qu'à cette
sentiments
Je ne le f
communiqué
nouveau
j'ai voulu
nos relations
de lui
« Mon cher
à tirer le
dici, loyal
ensemble
prouvé
sérieusement
par besoin
en moi la
vous me
desires. Ne
derniers le

entendu en
les plus
muit, et
je voudrais
Pier de
sont de loin?

un peu avec
un peu de
désordre le
d'abord
que dans un
me redirai je
la Buchat
me mettrait
ce qui amène

de la force
des quel la
de un lui va
me bien
de la pouvoir
l'élaborer par
que ma

vous étiez
vous, parmi
vous d'ami
les autres de

homme au point de son cœur volontiers assise.
Des fréquentes communications depuis 18 mois nous ont
permis à l'un et à l'autre que nous étions d'accord sur
ce qu'il y avait à faire soit au dedans soit au dehors.
Nous pourrions donc marcher ensemble au même but.
Je devais bien le dire, et en résumant tous les deux
dans notre tâche vers le Nord, moi à Paris, vous
à la Haye, une page de l'histoire de nos anciennes
relations, c'est aujourd'hui comme au 11 octobre, nous
travaillons à tirer le pays d'affreux embarras. Vous
trouverez en moi la même confiance, la même amitié
qu'à cette époque. Je compte en retour sur les mêmes
sentiments. Je ne vous parle pas d'affaires aujourd'hui.
Je ne le pourrais pas utilement. J'attends vos prochaines
communications et les prochaines délibérations du
nouveau cabinet. Ce n'est qu'une note d'affection que
j'ai voulu vous adresser aujourd'hui, au début de
nos relations nouvelles.

Je lui ai répondu ce matin:

« Mon cher collègue, je crois comme vous, qu'il y a
à tirer le pays de graves embarras. Je vous y aiderai
dici, loyalement et de mon mieux. Nous avons fait
ensemble de 1852 à 1856, les deux quinze jours
d'intérêt, je l'espère, en appellation générale. Accusé
mieux. Nous nous connaissons et nous devons
par besoin de beaucoup de paroles. Vous trouverez
en moi la même confiance, la même amitié que
vous me prêterez et que je vous rendrai de
desider. Nous nous sommes assurés, en effet, dans ce
dernier temps, que nous pourrions marcher ensemble

vers le même but. Rémusat m'écrit que le Ministère
s'est formé sur cette idée : point de réforme, point
d'abolition. C'est le seul danger sous lequel j'ai pu
agir utilement pour le cabinet, honorablement pour
moi. Si quelque circonstance survenait qui me parût
devoir modifier nos relations, je vous le dirais à
l'instant et très franchement. Je suis sûr que vous
me comprendrez, et même que vous m'approuverez.

Vous voilà au courant comme on peut l'être
de la misérable communication ! Pendant que je
vous écris, mon âme, mes regards, ma voix vous
cherchent. Adieu. Je vous quitte pour aller m'habiller
à dîner chez la Reine.

Vendredi 6 Mars 5 heures.

J'ai dîné à la droite de la Reine qui avait son
marc à la gauche. Elle a été très aimable pour moi.
L'air tranquille, par la plus petite attention aux affaires.
La famille royale, la Princesse Marie, M^{lle} Achet,
Paris, Buckingham-Palais ont défayé la conversation.
La Reine a pour moi les mêmes bontés que madame
la Duchesse d'Orléans; elle a eu mes ouvrages. Elle
a un joli regard et un joli son de voix.

Dans son intimité elle a supprimé la retraite
des femmes avant les hommes. Hier les vieillards
m'ont été prodigués.

J'avais à ma droite Lady Palmerston. Puis,
lord Melbourne le marquis de Westminster, Lady
Buckham Ven 28 en tout.

Après le dîner on s'est établi autour d'une table
vanta dans un beau salon jaune qui m'a fait frémir
tout le vers en y entrant. C'est presque la même tenture

formé cette
l'air plein
vous ne jama
Vous n'avez
bien que je
infinité, in
pour me re
et d'arriver
lequel, n'importe
réflecterai j
à le croire
de notre re
à l'impossi
le que j'ai
vous, sur v
et de l'indur
ait mis à
l'hôte. De ce
vous a long
la souffrance
la souffrance
inséparable
de la desti

que votre premier salon. Deux ou trois femmes se sont mises à travailler. Nous avons causé sans trop de langueur, grâce à Lady Palmerton et à moi, jusqu'à onze heures, un quart que la Reine s'est retirée.

J'ai découvert au dessus de trois ports de ce salon trois portraits... je vous donne à deviner lesquels. D'abord le Charles Pierre et Anne Hyde, la duchesse d'York. De ma tête étonnée de la rapprochement de trois personnes si parfaitement incohérentes. On ne l'avait pas remarqué. Personne n'a pu en trouver la raison. On a trouvé une. On a choisi ces portraits à la hâte, ils allaient bien aux trois places.

On disait hier matin une nouvelle. La Reine n'avait pas paru la veille à dîner; elle était souffrante; elle est grosse. Lady Holland a apporté cela le soir chez Ellice où j'avais dîné. Mais la Reine a dîné hier, et ce matin elle a tenu son lever qui a duré deux heures. C'est beaucoup si elle est grosse. Cependant on se retire par la nouvelle.

Le lever m'a ennuyé et intéressé. C'est bien long et bien monotone. Pourtant j'en regardais avec une émotion pleine d'estime le respect profond de tout ce monde, Courtiers, lawyers, aldermen, officiers, passants devant la Reine, la plupart mettant en genou ou terre pour lui baiser la

main, tous parfaitement droits, surs, et gauches.
Il y faut cette d'incruste et ce surs pour que tous
les vieux habits, les perruques, les bourses, les costumes
que personne, même en Angleterre, ne porte plus
que pour venir là, ne fassent pas un effet un
peu ridicule. Mais je suis peu sensible au ridicule
de, dehors, quand le dedans ne l'est pas.

J'ai vu le Duc de Wellington; triste vue,
presque aussi triste que celle de Pozzo; rapetissée
de trois ou quatre pouces, maigre, chanclant,
vous regardant avec les yeux vagues et éteints
où l'âme qui va s'enfuir ne prend plus la peine
de se montrer, vous parlant avec cette voix
tremblante dont la faiblesse ressemble à l'émotion
d'un dernier adieu. Il n'est point moralement
dans l'état de Pozzo; l'intelligence est encore là,
mais à force de volonté et avec fatigue. Il s'est
excusé de n'être pas encore venu chez moi: «J'étais
à la campagne; j'ai besoin de la campagne.» Je
crois que je dînerai demain avec lui chez Sir
Robert Peel.

M. de Brionow n'est pas encore venu chez moi.
C'est la seule. Il était au lever de la Reine, très
occupé auprès des Ministres, busy body et
subalterne dans ses façons.

Lady Palmerton n'a parlé, ^{seul.} et ne va absolument
nulle part, si ce n'est à Crookford, à 9 heures

pour dîner. La
chambre et la
mienne, l'a
voir davantage
ne le voit plus.

Le mariage
grand. Les
de l'édifice. On
amoureux en
ensuite ici la
attendants, je

hier, à dix
l'est fait en
papillon
Clarendon est
nous avions
plus belle je
très belle. L
nous, il en
la. Il parle
vous et nous
qu'il m'a dit
lady Palmerton
house, où je
le voir lui
Montrose. L
autant que
vous et je

est gaucher
avec que ton
les est un
vite plus
effort un
au ridicule
as.

triste vue,
o; supetille
arculant,
e etait
les la peine
tte voir
de à l'occasion
at alomant
e encore la,
quer. Il s'est
moi: adletis
pagne n'de
chez sis

mon chez moi.
la faire, les
lady et

va absolue
à 9 heures

pour dîner. Il passe la journée chez lui, en robe de
chambre et à fumer. M. de Brunswick, dans les premiers
moments, l'a vu deux ou trois fois et a essayé de la
voir davantage. Paul n'a pas voulu. M. de Brunswick
ne le voit plus.

Le mariage de Darmstadt n'est point certain. Le
grand-duc y retournera pour voir s'il pourra de
s'en faire. On doute qu'il se décide. Il est toujours
amoureux en Russie. M. de Brunswick reviendra
ensuite ici comme Ministre en permanence, en
attendant, fera longtemps peut-être, un ambassadeur.

C'est à 8 heures du matin.

Le soir, à dîner chez Lord Clarendon, M. de Brunswick
s'est fait enfin présenter à moi. Il est bien remuant,
papillonnant, aimable. Le dîner ma plus grand
Clarendon est plus continental, plus de laisses aller.
Nous avions le marquis de Douro et sa femme la
plus belle personne de l'Angleterre, dit-on, et vraiment
très belle. Mais d'après le tout, comme lui, d'être
beau, il en est étrangement éprouvé. Plus que cela
car il parle beaucoup et se met en mouvement. Je
vous le montrerais en vous répétant les paroles
qu'il m'a dites. Longues, Lord Melbourne, lord et
lady Palmerston. Après dîner j'ai été à Devonshire
House, où j'ai donné la duchesse de Cambridge
et un très select party. Lady Essex la duchesse de
Montrose et la du d'Anson le duc de Devonshire
autant que possible. On me parle beaucoup de
vous et je suis sûr que je reprendrai bien mieux.

Voilà le 319. Mon remords de n'être pas auprès
de vous redouble. Je me reproche l'agacement que
je trouve ici, le plaisir que je prends à regarder
à être bien veu. Je ne supporte pas la pensée
d'être gai quand vous êtes triste, et triste quand
vous êtes seule. Et pourtant cela est, je l'avoue
en fait, au moment même où mon cœur s'en
indigne. Ah, pardonnez-le moi, dearest, pardonnez
moi cette faiblesse de notre nature, à laquelle il
n'y a peut-être pas moyen d'échapper, et qui
s'empêche par que dans toutes les situations à
toutes les heures du jour, je n'aimasse mille fois
moins être auprès de vous, que partant ailleurs,
et partageant votre tristesse plutôt que toutes les
joies du monde. N'est-ce pas que vous me le
pardonnez ? N'est-ce pas que vous sachiez bien
tout ce que vous êtes pour moi ? La main qui me
soutient est bien présente, mais mon affection
pour vous est mille fois davantage. Et j'aurai
ici tous les vœux, imaginables que je vous
présenterai même par le moyen de ceux de ceux
qui sont avec vous et de vous.

Vous voulez que je vous parle des affaires. M. de
Brienne est évidemment en panne, attendant que
les embarras, les obstacles au progrès de la
négociation viennent de nous, pour se l'attribuer.
À coup de ce fait de faire un mérite de l'impuissance
de la facilité de son maître, pourrais peut-être
cette facilité plus loin qu'il ne l'a fait encore, et

que votre f
sont mis
trop de la
à moi, j'en
sont retirés
J'ai de

Salon très
larges. Po
sachons d'y
-chement d
incohérents.
n'a pu en
On a chois
bien aux t

On dit
n'avait pas
souffrante
tela le voir
la daine a
son lever qui
elle est pro
nouvelle.

Le lever
long et br
avec une e
de tout ce
officiers, pa
mettant e

enterer bruyamment le succès. Je tâcherois de ne pas
 le servir dans cette tactique. Vraiment il y a ici
 un desir sincère, vif, de ne pas se séparer de nous;
 on fera des sacrifices réels à ce desir. Il y a de
 dissidence marquée, à cet égard, dans le cabinet;
 quelques uns tiennent beaucoup plus à nous que
 d'autres. Mais au fond tous y tiennent. Il y a d'ailleurs
 par le moins du monde me prêtalois de dissidence
 cherches seulement à m'en servir. J'ai commencé à
 traiter et j'ai traité jusqu'à bout l'affaire avec
 la plus entière franchise, m'appliquant uniquement
 à convaincre tout le monde de l'intérêt supérieur
 des deux pays au maintien de l'alliance, et de la
 nécessité d'une transaction, entre le Sultan et le
 Pacha, qui puisse être acceptée par le Pacha
 comme par le Sultan, par la France comme
 par l'Angleterre, et qui mette fin à une question
 là en résolvant toutes les autres.

M. d'André m'a apporté de Pétersbourg que la
 lettre, au lieu d'être plutôt l'idée que l'affaire ne
 marchait pas, et un redoublement de colère de
 l'empereur qui veut espérer, dit-on, que la
 dépêche, inspirée par lui, de M. de Nevelsky
 à Medem, amènerait une réponse qui amènerait
 une rupture. Je n'en vois rien. Pourtant je
 n'en sais rien.

Adieu. Adieu. Continuez de me tout dire.
 Vos lettres me font un peu vivre à Paris, et cela
 m'est très utile. Soyez tranquille. Je n'oublierai

par ses recommandations. Mais, répétez-le moi
toujours. Adieu encore.

Je continue de m'écrire les lundis et jeudi par les affaires
étrangères, et le Samedi par la poste. Si si vous
vouliez quelque chose de plus indirect, envoyez votre
lettre à Genève.